

# « DE LA SUBJECTIVITÉ DANS LE LANGAGE » SUJET ET LANGAGE, SUJET ET TRADUCTION

Chloé Laplantine  
Université Paris 8

Nous sommes ici pour débattre, chacun à notre manière, d'un lien entre deux notions —« sujet » et « traduction »— notions, qui jetées ainsi abruptement l'une avec l'autre, ne nous indiquent pas si le problème doit être traité philosophiquement, sociologiquement, linguistiquement..., laissant possibles divers horizons de recherche, nous laissant ainsi libres du *point de vue* à partir duquel nous envisagerons la question. « Le point de vue CREE l'objet » écrit Ferdinand de Saussure ; aucun concept ne se donne en dehors du point de vue qui l'invente, hors du système de discours qui le produit. Tout cela est très simple, mais mérite qu'on le répète, particulièrement ayant à nous situer devant une notion aussi lâche que celle de « sujet », notion fondamentale à notre culture, posée à toutes les époques et par toutes les voix, mais selon des perspectives, des points de vue, très multiples. Il nous appartient à présent de conceptualiser ces deux notions afin de les définir ensemble. Nous avons choisi de nous poser la question en linguiste, de penser un sujet de langage, de penser le problème de la traduction comme *problème de linguistique générale*, au sens d'Emile Benveniste. Ainsi je le répète, ce n'est pas en traducteur, mais en théoricien du langage que nous poserons le problème de penser ensemble *le sujet et la traduction*. Aussi notre propos restera très général, et se donne seulement le but de proposer aux théoriciens de la traduction, aux traducteurs, un état de réflexion à propos du langage. Nous nous limiterons à poser quelques principes qui nous semblent essentielles lorsque l'on parle des langues, du langage, de la culture, du sujet, de la société, de l'histoire.

Evident est de dire que la traduction en tant que réflexion sur la *signifiance* engage immédiatement avec elle la théorie du langage ; elle l'implique même doublement, car toute traduction dans sa singularité témoignera de manière nécessaire de la théorie du langage, pratique et théorie du sens, qu'elle met en œuvre —« la pratique, c'est la théorie, la théorie c'est la pratique »— mais la théorie du langage y sera impliquée

encore d'une autre manière, en tant qu'il incombe au théoricien du langage comme au traducteur comme au poète de toujours penser à neuf le sens dans le langage, de renouveler les idées à propos de la signifiante en tant que celles-ci engagent en entier son *anthropologie*, sa conception de l'humain : du sujet, de la société, de l'art, de l'histoire —et cette invention toujours poursuivie de *soi*, de la *culture*, dialogue toujours continué, est sans doute le sens de l'art et indissociablement le sens de la vie des cultures. Comme tout ce qui engage une *anthropologie*, une certaine pensée générale de l'humain, c'est-à-dire des enjeux majeurs, il incombe à celui qui réfléchit sur le langage de faire toujours en quelque sorte *mieux*, même si le mieux n'existe pas dans l'histoire des idées, de penser, pourrait-on dire, *avec* et *après*, puisque fondamentalement nous sommes des êtres de dialogue.

Nous voudrions commencer ce travail avec un passage de l'introduction de Wilhelm von Humboldt à sa traduction de l'*Agamemnon* d'Eschyle, écrite en 1816. Humboldt y réfléchit le rapport entre l'original et les traductions :

« Car les traductions, plutôt que des œuvres durables, sont des travaux ; elles doivent évaluer, comme avec une mesure stable, déterminer et agir sur l'état de la langue à un moment donné, et doivent nécessairement toujours être reprises à nouveau. La partie de la nation qui ne peut elle-même lire les Anciens apprend également à les connaître mieux par une pluralité de traductions que par une seule. Ce sont comme autant d'images du même esprit ; car chacun restitue ce qu'il a saisi et pu présenter ; mais le vrai ne réside que dans l'original. »<sup>1</sup>

Un commentaire du texte allemand semblerait évidemment nécessaire, d'autant que « traduction » en allemand, qui contrairement à ce que l'on observe dans d'autres langues qui se fondent sur l'idée d'un mouvement, d'une « conduite vers », pose, si l'on est attentif à l'étymologie (mais en sera-t-il autant du sentiment de la langue ?) l'idée d'un « faire état » (*setzungen*), et Humboldt d'une manière ou d'une autre, fait, par son écriture,

<sup>1</sup> Wilhelm von Humboldt, « Sur la traduction. Introduction à l'*Agamemnon* » (extrait), in *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, (édition bilingue), Seuil, Paris, p. 47. « *Denn Uebersetzungen sind doch mehr Arbeiten, welche den Zustand der Sprache in einem gegebenen Zeitpunkt, wie an einem bleibenden Massstab, prüfen, bestimmen, und auf ihn einwirken sollen, und die immer von neuem wiederholt werden müssen, als dauernde Werke. Auch lernt der Theil der Nation, der die Alten nicht selbst lesen kann, sie besser durch mehrere Uebersetzungen, als durch eine, kennen. Es sind eben so viel Bilder desselben Geistes ; denn jeder giebt den wieder, den er auffasste, und darzustellen vermochte ; der wahre ruht allein in der Urschrift* ».

prosodiquement fonctionner ensemble l'idée d'un « état de langue » (*Zustand der Sprache*) et cette notion de « traduction » (*Uebersetzungen*), et c'est aussi précisément ce que dit le texte, puisque ici la traduction constituera non une finitude mais un *état*, une « image ».

Il faut ici revenir sur l'affirmation « le vrai réside dans l'original », qui pourra être entendue de deux manières distinctes et absolument contradictoires ; d'une part, que la traduction se situerait toujours nécessairement comme en deçà et sous la dépendance d'un original-originel qui détiendrait la vérité, le sens, la traduction se constituant alors finalement selon un rapport négatif et nostalgique à l'original, dans un rapport de perte et d'indicible, de totalité du vrai, totalité du sens à jamais fuyante, inatteignable, à l'image d'un après-Babel de confusion. De manière radicalement contraire, on pourra entendre que précisément jamais la traduction ne se pose dans un rapport au vrai, à l'identique, et que son travail ne se posera jamais dans une perspective du *même*, du *vrai*, du *sens*, mais au contraire dans la recherche d'un *ailleurs*, d'un *devenir*, recherche afin de rendre compte d'une vision spécifique de la signifiante d'un texte, vision organisée par un sujet dans sa lecture-écriture, ceci apparaissant dans le texte de Humboldt avec le concept d'image (*Bilder*) ; « comme autant d'images du même esprit ». Il y aurait sans doute à approfondir encore notre analyse en disant que *Bilder* (l'« image ») nous renvoie à ce grand concept majeur chez Humboldt de *Bildung* ( la « formation », la « construction », la « constitution »), pour ici entendre l'« image » *Bilder* comme un concept dynamique, l'activité d'un sujet, un *faire-image*. La traduction est ainsi envisagée par Humboldt comme activité infinie, principe nécessaire de l'histoire, autre interprétation du mythe de Babel, non plus de confusion et de perte, mais de diversité, de dialogue et d'histoire. Ainsi, pour Humboldt les traductions peuvent et doivent être reprises pour donner une image autre et nouvelle, une autre vision du système de signifiante que constituera le texte. Pour comprendre davantage Humboldt, nous pouvons faire se rejoindre le précédent passage et celui-ci, où il réfléchit cette fois le rapport des langues et des cultures entre elles, cherchant comme un principe général les faisant se tenir ensemble selon un même projet :

« A cause de la dépendance mutuelle de la pensée et de la parole l'une de l'autre, il paraît clairement évident que les langues ne sont pas, à proprement parler, des moyens pour représenter la vérité déjà connue, mais beaucoup plus, des moyens pour découvrir la vérité inconnue jusqu'ici.

Leur diversité n'est pas une diversité de sons et de signes, mais une diversité de visions du monde. »<sup>2</sup>

Humboldt, comme nous le voyons, propose de penser une dynamique humaine tournée vers l'*inconnu*, une activité poursuivie d'invention de *vision du monde*, comme principe de l'humanité. Pour Humboldt rien ne marque de séparation entre la langue et la pensée, les deux se confondent, sont données comme une seule et même réalité, une langue-culture tournée vers son infini devenir-autre. Contrairement à la croyance relativiste, une culture ne se définit pas par son enfermement ghettoïste et carcellaire en une vision du monde imposant et fixant les limites de la pensée, c'est ici tout le contraire de la langue « fasciste » « obligeant à dire » de Roland Barthes.<sup>3</sup> Humboldt pensera la culture comme cette dynamique infinie d'avènement à *soi*, et c'est également selon ce même principe qu'il nous faut entendre son propos sur la traduction, la traduction faisant pour lui *état* dans sa qualité de *présent* d'une lecture-écriture singulière, constituant une *image* du texte original.

Ainsi il semblera naturel que Humboldt pense également la traduction comme lieu privilégié d'un advenir de la langue dans et par la rencontre, ce qui chez lui implique indissociablement un advenir du sujet et plus profondément de la culture. Nous retrouvons chez Emile Benveniste cette même pensée de l'histoire comme dynamique ; aussi reprenant la formule classique de tradition aristotélicienne « *nihil est in intellectu quid non prius fuerit in sensu* » (« rien n'est dans l'intellect qui ne fût d'abord dans l'expérience »), écrit-il « *nihil est in lingua quid non prius fuerit in oratione* ». <sup>4</sup> (« rien n'est dans la *langue* qui n'aura été d'abord dans le *discours* »), afin de poser ainsi l'expérience subjective du langage comme constituant la langue de manière absolument libre et infinie. Aussi écrit-il également, s'opposant au structuralisme qui aura toujours décidé d'avance d'une structure de la langue détenant toutes les réalisations individuelles :

<sup>2</sup> Cette traduction est donnée par Jürgen Trabant dans son article « *Sprachsinn* : Le sens du langage, de la linguistique et de la philosophie du langage », dans le recueil *La pensée dans la langue, Humboldt et après*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 1995, pp. 55-56. Je recopie ici le texte original donné également par J. Trabant : « *Durch die gegenseitige Abhängigkeit des Gedanken, und des Wortes von einander leuchtet es klar ein, daß die sprachen nicht eigentlich Mittel sind, die schon erkante Wahrheit darzustellen, sondern weit mehr, die vorher unerkante zu entdecken. Ihre Verschiedenheit ist nicht eine von Schällen und Zeichen, sondern eine der Weltansichten selbst* ». (W. von Humboldt, *Gesammelte Schriften*, (17 volumes), éd. Albert Leitzmann et al., Behr, Berlin, 1903-1936, Volume IV, p. 27.

<sup>3</sup> "Mais la langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger de dire", Roland Barthes, *Leçon*, Seuil, 1978, p. 14. (Leçon inaugurale de la chaire de Sémiologie littéraire du Collège de France, 7 janvier 1977).

<sup>4</sup> Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 131.

« Il est plus fructueux de concevoir l'esprit comme virtualité que comme cadre, comme dynamisme que comme structure. »<sup>5</sup>

Nous avons dit plus haut que la réalité humaine était une réalité de *dialo-  
gue*, posant ainsi ce principe linguistique, et au-delà, nécessairement prin-  
cipe de l'individuation ; —et reprenant maintenant Saussure— « c'est par  
le fait même que les signes se continuent qu'ils *arrivent* à s'altérer ». <sup>6</sup> Ce  
principe historique qui tient ensemble *continuité* et *altération* (au sens  
d'un *devenir autre*) est à entendre au sens où Henri Meschonnic écrit  
« est sujet celui par qui un autre devient sujet », que le langage est cette  
aventure de la *signifiance* et non du *sens*, aventure des *écoutes* indéfini-  
ment présentes, ce qui fait que toujours un texte se constitue nouvelle-  
ment pour et par un sujet selon un fonctionnement toujours réinventé.  
Lorsque nous disons cela il faut toujours aussi avoir en mémoire que pour  
nous le langage est avant tout *vécu*, que *dire*, *penser* et *vivre* sont pour  
nous une seule et même activité, activité du sujet dans et par le langage.  
Nous ne pouvons manquer de poser en écho à notre propos une phrase de  
Stéphane Mallarmé qui tient ensemble le langage et le sujet vers une in-  
finie dynamique du devenir autre, disant parlant du discours « s'y muer » :

« Avec véracité, qu'est-ce, les Lettres que cette mentale poursuite, menée,  
en tant que le discours, afin de définir ou de faire à l'égard de soi-même  
preuve que le spectacle répond à une imaginative compréhension, il est  
vrai, dans l'espoir de s'y muer ». <sup>7</sup>

Peut-être à ce point nous en sommes restés à de grands principes, mais  
nous voudrions en quelque sorte rendre plus complexe le problème, en y  
mêlant les découvertes de Saussure à propos de l'anagramme. Peut-être  
il semblera étonnant que nous puissions dire un lien entre cette décou-  
verte et le problème du sujet et de la traduction qui nous occupe aujour-  
d'hui. Bien sûr nous allons voir que c'est tout le contraire. Rappelons rap-  
pidement le principe de la découverte de Saussure. A son commencement  
Saussure croit reconnaître un fonctionnement particulier des poèmes an-  
tiques, ou tel qu'il le définit lui-même, « quelque chose d'aussi bizarre à  
première vue que l'imitation phonique, au moyen du vers, des noms qui

<sup>5</sup> Emile Benveniste, « Catégories de langue et catégories de pensée », in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966.

<sup>6</sup> Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, 2002, p. 329.

<sup>7</sup> Stéphane Mallarmé, *La Musique et les Lettres*, in *Igitur, Divagations, Un coup de dés, "Poésie"* Gallimard, 1976, p. 357.

ont une importance pour chaque passage ». <sup>8</sup> Finalement, développant son enquête, Saussure est mené à découvrir un phénomène autrement plus large, phénomène paragrammatique, tel que le fonctionnement du poème ne se réduit pas à la consécutive des mots entre eux, mais relève d'une « écoute flottante », écoute et production associative d'une organisation phonique du poème comme qualité de signifiante, organisation en tant que « forme sens », ou comme « pensée-son » <sup>9</sup> diffuse au poème dans ses globalités renouvelées. Voici ce que dit Saussure découvrant le principe d'une écoute dépassant l'unité apparente et traditionnelle du mot :

« Que les éléments qui forment un mot *se suivent*, c'est là une vérité qu'il vaudrait de ne pas considérer, en linguistique, comme une chose sans intérêt parce qu'évidente, mais qui donne au contraire le principe central de toute réflexion utile sur les mots. Dans un domaine infiniment spécial comme celui que nous avons à traiter, c'est toujours en vertu de la loi fondamentale du mot humain en général que peut se poser une question comme celle de la consécutive ou la non-consécutive de la première  
Peut-on donner TAE par ta + te, c'est-à-dire inviter le lecteur non plus à une juxtaposition dans la consécutive, mais à une moyenne des impressions acoustiques dans le temps ? hors de l'ordre du temps qu'ont les éléments ? hors de l'ordre linéaire qui est observé si je donne TAE par TA—AE ou TA—E, mais ne l'est pas si je le donne par ta + te à amalgamer hors du temps, comme je pourrais le faire pour deux couleurs simultanées ». <sup>10</sup>

Jusque là, peut-être semblera-t-il que la découverte ne fait que revenir à nos traditionnelles figures de l'*assonance* et de l'*allitération*, figures du retour du même, mais précisément Saussure propose tout le contraire, dès le moment où la langue, comprise comme « pensée-son » ne se scinde pas en une partie phonique puis conceptuelle, et que la signifiante du poème se fait diffuse selon ce principe d'indissociabilité. « Concept » et « image acoustique » sont indissociables, au sens où l'un séparé de l'autre immédiatement deviendrait « masse amorphe », c'est-à-dire précisément rien du tout. La grande découverte de Saussure et qui intéressera sans doute le traducteur, le théoricien de la traduction, réside en ce principe nécessaire que Saussure appelle une « *sociation psychologique* inévitable et pro-

<sup>8</sup> Lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, Vufflens sur Morges, 23 Sept. 07, « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet » (Emile Benveniste, éd.), in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, (1964), p. 109.

<sup>9</sup> « Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la « pensée-son » implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes », *C.L.G.*, p. 156.

<sup>10</sup> Ferdinand de Saussure (manuscrit) cité par Jean Starobinski dans *Les mots sous les mots*, Gallimard, 1971, pp. 46-47.

fonde », qui définit comme historique et radicalement social le rapport du sujet au langage, comme ensemble *pratique et théorie du sens*. Voici le passage des manuscrits de Saussure où apparaît ce concept :

« Mais croire qu'autrement —par exemple en renversant le choix des mots comme erat ou sublimis— il fût très difficile de donner les syllabes d'un nom propre, ou de les donner même (avec un peu de peine) dans l'ordre exact où elles se suivent dans le nom, serait se faire une idée fautive des chances phoniques totales offertes à chaque instant par la langue à qui veut les employer. Dans ce sens : elles sont assez multiples pour n'exiger aucune combinaison laborieuse, et pour exiger simplement une combinaison *attentive*, comme nous le reconnaissons.

C'est d'ailleurs cette *facilité relative* de l'hypogramme qui explique seule que l'hypogramme ait d'abord pu vivre, et ensuite se transmettre comme une condition immanquable et inséparable de toute composition littéraire à travers les siècles et les milieux les plus différents qu'ait connus la culture latine. C'est à la condition seulement qu'il ne constituât pas un gros casse-tête —hors des raffinements qu'on était toujours libre de lui donner— que ce jeu a pu devenir l'accompagnement habituel, pour tout Latin qui prenait la plume, de la forme qu'il donnait à sa pensée presque à l'instant où elle jaillissait de son cerveau, et où il songeait à la mettre en prose ou en vers.

Que l'hypogramme ait atteint chez les Latins ce degré d'une *sociation psychologique* inévitable et profonde, c'est en effet ce qui résulte pour le reste de l'immensité des textes, et hors de ce que j'entends dire spécialement ici ».<sup>11</sup>

Le phénomène anagrammatique que découvre Saussure au commencement de sa recherche se trouve finalement continu à la théorie du sens qui, d'un même mouvement, l'interprète et le produit, pratique et théorie du sens tout organisée d'après cette spéculation et rationalité, traditionnelle et propre à notre culture, se fondant sur la *catégorie de pensée* que constitue le « nom ». Que des noms se retrouvent présents dans leur diffusion au poème entier, le traversant de part en part, n'a finalement rien de particulièrement étonnant dans une culture qui aura donné une place si centrale au « nom » dans sa méditation à propos du sens dans le langage. Si cette découverte d'une « *sociation psychologique* inévitable et profonde » nous semble si importante à proposer à ceux qui veulent réfléchir sur la traduction, et précisément sur le rapport du sujet et de la traduction, c'est qu'elle ouvre des horizons neufs pour penser les textes, c'est-à-dire les *lectures-écritures*, dans leur spécifi-

<sup>11</sup> Jean Starobinski, *Les mots sous les mots*, Gallimard, 1971, p. 119.

cité, produisant et renouvelant un rapport d'intelligence au langage. Que jamais un texte ne se donne selon un rapport simple et homogène au langage, au sens, mais que sans doute il appartient au traducteur de rendre compte du « sentiment de la langue » (le concept est celui de Saussure), pratique et théorie du sens dont témoigne ce texte, la manière dont s'organise la signification pour un sujet spécifique dans le présent de sa lecture. On se retrouve ainsi apparemment à la croisée entre deux réalités qu'on verra à présent se recouvrir, la spécificité d'un texte, spécificité d'un *sujet du poème*, comme organisation spécifique d'un faire-sens, et la culture, que l'on peut maintenant envisager comme cet advenir du sens, de part la réalité humaine de dialogue, et non comme une entité statique. Le principe historique de continuité et d'altération ensemble implique alors que la culture ne se définit que par son invention, invention toujours renouvelée des institutions de la vie des sociétés.

Reprenant l'idée libératrice de Humboldt que les traductions doivent se penser « comme autant d'images du même esprit », et non comme orgueilleusement visant à l'impossible identique, il apparaît que le traducteur a pour tâche de rendre compte de *l'écoute* particulière qui organise sa propre lecture, constitue pour lui le texte, s'intéressant au « sentiment de la langue » qui fonde la spécificité de sa lecture-écriture, puisque ce sentiment de la langue est toute l'intelligence du poème. D'où aussi la nécessité de toujours traduire de nouveau, toute lecture étant toujours un commencement, le *sujet du poème* définissant cette qualité et capacité à devenir autre d'un texte, se rendant indéfiniment présent à des présents nouveaux. Nous voudrions terminer en citant ce paragraphe de Henri Meschonnic qui jette les horizons d'une anthropologie historique du langage, les perspectives de penser cette humanité indéfiniment en dialogue, en train imperceptiblement d'advenir, dans et par « cette poursuite menée en tant que le discours », dans l'espoir de « s'y muer » pour reprendre le mot de Mallarmé :

« Ce sens du langage n'est autre que le sens de la vie, en tant que ce sens transforme le langage. Il inclut la « petite vie » dont parle Baudelaire, autant que celui de l'invention de sa propre vie. Il est lié au sens de l'art, au sens de ce qu'est un sujet. L'infime, le fragile, l'imperceptible y comptent plus peut-être que des politiques de la langue. En quoi les derniers à faire l'activité d'une langue-culture sont les hommes dits politiques. Elle est permanente. Sauf chez ceux dont les idées sont arrêtées. Et il n'y a peut-être vraiment de langue que tant qu'il y a une invention dans la pensée. Puisqu'une langue est une histoire, elle en a l'infini ». <sup>12</sup>

<sup>12</sup> Henri Meschonnic, *De la langue française*.